

LES SŒURS GOLOVLEV

Les sœurs Golovlev étaient arrivées à Genève un mois de juin.

Elles avaient traversé les plaines d'Europe, visitant les capitales, achetant des souvenirs avant de remonter dans le wagon vert. Leur voyage dura une semaine. Elles arrivèrent ainsi au Grand Hôtel et demandèrent l'appartement terrasse qu'elles avaient réservé. Ida voulut la chambre qui donnait sur le lac. Zinaïda dut céder, car dans le train c'était elle qui avait pris la place à côté de la vitre, pour mieux se laisser bercer par les paysages.

C'est ainsi qu'elles prirent l'habitude de descendre au salon après le dîner. Les hommes et les femmes les regardaient, parce qu'il était rare de croiser deux sœurs qui se ressemblaient à ce point. Leur silence impressionnait. C'était là, au bar, qu'elles se tournaient vers la salle, le regard scrutant les visages des clients. On finit par les reconnaître. Un client tchèque avait lancé leurs noms, comme s'il s'agissait d'une évidence, deux noms qui sonnèrent dans le vide. Ce n'est qu'après, lorsque les clients se souvinrent d'un film russe, où deux petites jumelles se cherchaient, chacune à l'autre bout du monde, qu'ils reconnurent Zinaïda et Ida Golovlev. Le film s'appelait *Les Jumelles de la Neva*.

Une grande voiture les attendait en bas de l'hôtel. Elle roula un moment à côté du lac, laissant voir les joggeurs qui s'exerçaient, les enfants avec leurs parents. La chaleur commençait à monter. Le climat étonna les sœurs, c'était cette douceur tiède, sans vent, alimentée par les montagnes tout autour de la ville.

Le réalisateur les reçut dans son bureau. En regardant les visages des deux sœurs, il vit la même lumière se refléter dans leurs yeux pâles, la froideur du regard se fixer au-dessus de lui, sur la baie vitrée. C'était pour le rôle de *la Princesse de Clèves*. « Voilà, dit-il, Marina Vlady, c'était bien, mais c'est dépassé. » Il pensait que le chef-d'œuvre avait besoin d'un nouveau visage pour les jeunes, capable de rivaliser avec tout Hollywood. Le réalisateur ne connaissait pas un mot de russe. Il se contenta de parler en anglais. Il aimait les sœurs. Pour choisir, il leur demanda de jouer la scène où la jeune princesse arrive au bal et croise le regard de Nemours. « Une scène célèbre, dit-il, la meilleure pour le film. Un pur bijou. » Le jeu des sœurs ne se différenciait guère. Elles étaient nées avec cette même voix claire, cette façon de parler, presque sans accent, martelant les mots avec une force étrange. Le réalisateur leur demanda de rejouer la scène avec les costumes. Zinaïda portait mieux le bleu pâle qu'Ida. Il la choisit.

Dans la voiture, elles ne parlèrent pas. Ce n'était pas à cause du rôle, non. Peut-être parce que le soleil était parti vite, laissant place à une grisaille malsaine qui alourdissait la ville. Les avenues s'étaient vidées. De leur appartement terrasse, elles pouvaient voir une immense masse floutée à la place du lac.

Le soir, Ida voulut remonter la première dans la chambre. Elle attendit que sa sœur ait fini de boire son verre. Les jumelles ne se quittaient jamais. Un jour, un homme leur avait demandé si elles arrivaient à penser la même chose au même instant. Elles refusèrent de répondre.

Le lendemain, Les deux sœurs allèrent à la plage de Genève en début d'après-midi. La lumière était forte dans le ciel, elle faisait luire les petites vagues comme les écailles d'un poisson. Les enfants jouaient au ballon, à moitié immergés, des hommes et des femmes s'étaient allongés en plein soleil. Un groupe de jeunes avait allumé la radio. On entendait des chanteurs américains à la mode. L'eau était aussi bleue que sur les îles de la Méditerranée. Mais à la place des palmiers, c'était des chênes, des hêtres, des pins qui bordaient la plage.

Elles louèrent une planche et une rame. Lorsqu'elles s'étaient dirigées vers l'eau, le loueur leur avait dit de rester dans la zone délimitée par les bouées de couleur. Ida commença à ramer. L'eau s'assombrit. Un banc de poissons nagea sous elles, un banc gonflé et agité.

– Il faut que je te dise, commença Zinaïda, c'est important.

– C'est à propos du rôle ?

– Oui. Tu m'en veux ?

– De quoi ?

– De l'avoir eu, répondit Zinaïda.

– Non. C'est ton affaire maintenant. Tu as de la chance, dit Ida.

Un petit voilier passa à côté d'elles. C'était un groupe de jeunes Russes. Ils les reconnurent immédiatement. Ida se releva alors, appuyant son bras droit au bord de la planche. Elle avait tourné la tête pour voir le bateau blanc. Sa sœur ne s'était pas levée, elle se contentait de sourire parce qu'elle venait d'être reconnue, même en Suisse. Elle eut envie de lâcher la rame pendant quelques secondes pour les saluer. Le mât du voilier projeta son ombre, dédoublant son visage en deux parties distinctes. Il s'écarta petit à petit. Ida regarda les montagnes se dessiner derrière le voilier, l'éclatement de la lumière sur les sommets blancs. L'air était chaud, il gonflait les chevelures blondes des deux sœurs, c'était un moment où les bruits de la ville avaient pris fin, laissant place au murmure continu des vagues qui se touchaient. L'eau rappelait aux sœurs le danger des profondeurs, qu'il y avait sous cette surface bleue un autre monde, un basculement possible à chaque instant vers le silence du lac. L'équilibre vivait entre elles, il n'existait que grâce à cette entente commune, à ce choix qu'elles avaient fait de ne pas tomber, de ne pas se laisser aller vers le fond. Elles étaient chacune responsables de l'autre, de faire comme de ne pas faire ce qui était mauvais. Elles ne s'étaient pas regardées, elles n'avaient pas cherché à parler encore du rôle.

À un moment, Ida se pencha au-dessus de l'eau pour voir son reflet. Elle avait mis du temps avant de bien pouvoir distinguer son visage, ses cheveux. Elle recoiffa rapidement son chignon. Sur le lac, les vagues étaient petites.

Elles rejoignirent la plage avant le coucher du soleil. Leur peau était restée blanche. De loin, les passants pouvaient voir deux formes indistinctes en train de s'avancer hors de l'eau, l'une vêtue de rouge, l'autre de bleu.

Les sœurs burent plusieurs verres de vin au bar. Elles portaient des robes de couleur voyante. On les observa. Ida s'était davantage tournée vers la salle, elle regardait de temps à autre l'homme américain. Il était assis dans un grand fauteuil. C'était un homme riche, Ida le remarqua tout de suite. Pas comme ceux qui faisaient semblant, jetant leurs économies dans une nuit au grand Hôtel pour réaliser leur rêve de luxe. Il était là depuis quelques jours.

La musique d'ambiance dans la salle avait changé. Des couples se levèrent pour aller vers les ascenseurs. Il commençait à se faire tard. L'homme américain avait remarqué depuis longtemps Ida. Parfois, il vérifiait si elle ne s'était pas levée avec sa sœur, si elles non plus n'avaient pas disparu avec les autres. Il buvait un whisky.

L'alcool était en train de saouler les sœurs. Zinaïda ne tint plus. Elle se dirigea vers l'ascenseur. Le vin l'avait définitivement assommée, elle avait perdu l'habitude de boire.

L'homme américain se leva. Il s'approcha de l'autre sœur.

– Je vous ai vu venir, lui dit-elle.

– Vous buvez quelque chose ? demanda-t-il.

– Comme vous.

L'homme américain commanda deux whiskys au barman.

– Votre sœur est montée, dit-il, sans cela je ne serais jamais venu vous voir.

– Ma sœur a trop bu.

– Et vous ? demanda-t-il.

– Je suis plus saoule qu'elle.

Ils se mirent à rire. Ida regarda droit dans les yeux l'homme américain. Elle le trouva un peu trop âgé de près, avec des rides au coin des yeux, comme chez les gens qui aiment vivre.

– Vous êtes comédienne, dit-il.

– Oui.

– Et votre sœur ?

– Aussi.

– Je vous ai déjà vues au théâtre de Moscou. Je ne me souviens plus de la pièce. Que faites-vous à Genève ?

– Je suis venue pour le rôle dans *la Princesse de Clèves*, dit-elle.

– Vous l'avez-eu ?

– Non, c'est ma sœur qui a décroché le rôle.

Ils ne se dirent plus rien pendant un moment. L'homme américain but lentement son whisky, comme un jus d'orange. Il réfléchissait. Il voulait dire quelque chose, c'était évident à voir son front plissé, son regard perdu devant lui, à scruter le vide. Il dit enfin :

– C'est étrange quand même, bien étrange. Vous êtes pareilles. Comment a-t-elle eu le rôle ?

– Je ne sais pas, une histoire de costumes, de jeu, on ne nous a pas vraiment dit.

– En même temps, poursuivit-il, c'est difficile de choisir.

Ida eut un mouvement de recul. Elle sembla tout à coup inquiète.

– Pourquoi moi ?

– Comment ? demanda-t-il.

– Pourquoi êtes-vous venu vers moi ?

– Parce que vous étiez la seule à me regarder.

– Et si c'était Zinaïda qui vous avait regardée à ma place ?

– Ça aurait été la même chose, répondit-il.

– Vous pensez ?

– C'est toujours la même chose avec les femmes.

Ida était stupéfaite. Sa franchise la déconcerta. Il n'avait pas baissé les yeux en disant cela. Bien au contraire, il avait attendu sa réaction. Ida hésita à partir, à le laisser seul. Elle resta quand même.

– Excusez-moi, dit-il après un moment, je ne voulais pas vous offenser. Je suis vieux voyez-vous, à mon âge on n'a plus peur de dire ce que l'on pense. Vous voulez un autre verre ?

– Non, sinon je ne pourrais jamais remonter dans ma chambre.

– Je vous ai vue à la plage, tout à l'heure, dit-il.

– Oui. J'ai eu très peur, je n'ai rien dit à Zinaïda.

– La plage est réputée pour être calme, continua l'homme américain.

– Ce n'est pas ça. Nous étions sur une planche. Vous-vous rendez compte, deux sur une planche...

Elle semblait tout à coup affolée.

– Vous ne savez pas nager ? demanda l'homme.

– Non, ni moi ni ma sœur. Vous voyez comme nous aimons le Léman. Il faut être fou pour aller sur le lac sans savoir nager.

– Quand même, dit-il, quand même, vous auriez pu au moins mettre les gilets de sauvetage, ça ne coûte rien.

– Ce n'est pas pareil. On ne profite pas d'un lac si on est harnaché jusqu'aux dents. J'ai négocié avec le loueur pour éviter les gilets.

Une heure après, l'homme américain raccompagna Ida au dernier étage. La salle était presque vide. La musique s'était arrêtée. Dehors, la nuit était complète, sans lune.

L'homme américain quitta l'appartement des sœurs après huit heures du matin. Zinaïda le regarda sortir de l'autre chambre.

– Tu as fait venir un homme, dit-elle en ouvrant la porte.

Ida était en train de regarder la rue par la fenêtre, elle n'écoula pas sa sœur.

– Tu fais ça pour me punir, poursuivit Zinaïda, parce que j'ai eu le rôle.

– Ce n'est pas ça, dit Ida en regardant sa sœur.

C'était bien de la colère, une colère nouvelle en train de durcir ses yeux. Ida ne voulait plus lui répondre. Par la fenêtre, elle vit des passants s'arrêter devant un café, s'asseoir à la terrasse pour fumer, ouvrir le journal du matin. Ida lui proposa de descendre, d'oublier toute cette histoire.

Des passants avaient vu ces deux femmes déambuler dans les rues, le visage caché par de grandes lunettes de soleil et des chapeaux, rappelant les dames d'autrefois. On ne savait pas si leurs yeux regardaient les autres, fixement, ou si elles marchaient les paupières à moitié baissées. Un baigneur les observa sur la plage. Elles quittèrent leurs vêtements, empruntèrent encore une fois la planche. Leur démarche était calme, comme celle de deux femmes venues en vacances au bord du lac Léman.

Le soir même, l'homme américain retourna dans le salon après le dîner. La journée avait été belle. Il était sorti pour fumer une cigarette sur la terrasse. Plusieurs fois, il crut voir Ida, seule, vêtue de sa belle robe. Au bar, il demanda un verre de vin. Une femme blonde le regardait. Il attendit encore un moment, regardant les couples monter les uns après les autres. Il se souvint alors du visage d'Ida, de sa raie qui n'était pas tout à fait au centre, mais décalée vers la droite. Cela créait un léger contraste entre le visage des deux sœurs. Il continua de boire. Le barman lui demanda ce qu'il pensait de Genève. L'homme américain eut du mal à répondre. La ville lui plaisait, mais il préférait la montagne. « Vous êtes un touriste », lui dit le barman en souriant. Il n'y avait plus personne dans le salon. Vers une heure du matin, l'homme américain remonta dans sa chambre.

Elles n'étaient pas revenues. Le loueur sur la plage s'était inquiété. Il avait attendu longtemps avant de fermer son magasin. Au début, il avait pensé qu'elles étaient tout simplement parties avec la planche, discrètement. « Les vols, c'est tous les jours », expliqua-t-il ensuite. On fouilla la chambre, on décortiqua leurs lettres écrites la veille. Tout était à sa place. Deux jours plus tard, on retrouva la planche sur la plage, échouée.

Diane Château

Retrouvez toutes les publications du service culturel sur

<http://www.culture-sorbonne.fr/publications/>